

Paul BLANQUART est philosophe et sociologue. Il est l'auteur d'*Une histoire de la ville. Pour repenser la société* (La découverte, 1998¹, 2008).

Paul BLANQUART

La part de mai 68 dans mon itinéraire personnel de dominicain

Je ne me suis jamais senti aussi dominicain qu'en mai 68 : une sorte d'accomplissement heureux, mais qui ouvrit sur de la crise.

1. Pour éclairer ce fait, il faut que je m'explique sur la conception que j'avais de la vie dominicaine, autrement dit sur les raisons qui m'avaient fait entrer dans la province de Paris.

Militant politique, j'éprouvais le besoin d'un approfondissement intérieur : Marx bien sûr, mais aussi Kierkegaard, selon les références de l'époque. Étudiant d'esprit philosophique, j'étais frappé par des lacunes de l'enseignement le plus habituel, qui sautait de Platon à Descartes en ignorant l'entre-deux. Chrétien, j'étais allergique aux choses ecclésiastiques, mais profondément convaincu de la puissance historique de l'évangile de la fraternité. J'ajoute qu'à mes yeux cette énergie de la foi avait besoin d'institution - d'Église donc - pour ne pas dissoudre sa force, ce qui requiert que cet institué ne se prenne pas lui-même pour objet et pour fin, mais demeure au service de son instituant qui, seul, le légitime.

Or les dominicains dont j'entendais alors parler, que je pouvais croiser et lire, correspondaient à ces soucis : hommes de vie intérieure, d'exigence intellectuelle et de culture venant de loin et ouverte au nouveau, ils représentaient l'institution de

la foi liée aux mouvements qui travaillaient en ce temps-là la société dans le sens de la fraternité. Les rejoindre relevait donc pour moi de l'évidence, mais me plongeait en conflictualité intra-ecclésiale : j'entrais chez eux parce qu'ils venaient d'être condamnés par Rome.

Je n'ai jamais remis en cause cette décision. Bien sûr, à l'expérience, la réalité dominicaine m'apparut vite moins nette et moins allante que l'idée que je m'en faisais, et que j'estimais validée par le fait qu'à ma prise d'habit, on ajouta à mon prénom de Paul celui d'Emmanuel, en souvenir de Mounier. Mais j'attribuais les lourdeurs et oppositions internes au fait que ce groupe-là relevait lui aussi de l'histoire, laquelle est tissée d'aventures créatrices et de résistances à celles-ci.

L'essentiel était qu'y dominait l'inspiration évangélique qui lui donnait son sens. Comme à leur fondation au XIII^e siècle, quand les dominicains firent exister la foi à l'intérieur du mouvement communal qui libérait la société du système féodal. Comme à leur refondation en France au XIX^e siècle, quand Lacordaire recruta ses premiers compagnons dans les milieux socialistes chrétiens qui firent inscrire la fraternité en troisième terme, après la liberté et l'égalité, de la devise républicaine. Un coup brutal avait bien pu être porté à cette lignée par les forces conservatrices, notamment en raison de sa solidarité avec le mouvement ouvrier, elle n'était pas anéantie. Et, la conjoncture évoluant, je la voyais marquer des points, jusqu'au Concile Vatican II, à la relance qui s'ensuivit de la foi dans sa créativité institutionnelle et intellectuelle, également sociale. C'est ce processus d'affirmation dominicaine que couronna pour moi mai 68.

2. Pour ceux qui l'ont positivement vécu, mai 68 fut un évènement qui débloqua la parole et ouvrit à un avenir neuf. Évènement : quelque chose vous arrive qui n'était pas prévu, qui fracture votre univers établi, déséquilibre votre intelligence et votre sensibilité. Parole : quelque chose de comprimé, d'enfoui, se lève alors en vous par cette faille, s'épanche, et vous porte à imaginer autre chose que ce que vous avez connu jusque-là.

Quel était à l'époque l'état de la société française ? L'existence y était relativement tranquille et confortable, intégrée

à l'économique dominant et au technologique en plein essor, vouée à la consommation d'objets, gérée par une organisation à la rationalité programmante. Autant dire que l'humain s'y éteignait doucement.

Or voici qu'avec mai surgit le refus de s'inscrire là-dedans. Irruption des subjectivités, des consciences personnelles, qui s'opposent à leur aplatissement par des contraintes qui prétendent qu'on ne peut faire autrement. Réveil de la pensée qui n'accepte plus d'être instrumentalisée : j'ai connu de jeunes ouvriers qui cessèrent le travail pour se mettre à philosopher. Et ceci de manière collective, précisément par la parole qui provoqua chacun, dans sa liberté et sa singularité retrouvées, à échanger avec les autres. Il y eut là un grand bonheur : un autre lendemain s'avérait possible, même si on n'en avait pas encore produit la théorie. Car on commence toujours dans l'utopie.

Dans un tel mouvement, ma foi chrétienne était à l'aise, elle se sentait chez elle. Évènement, parole, un avenir qui s'ouvre, que l'on éprouve libérateur alors qu'on ne sait où il mène, cela ne vous dit rien ? La parenté est indéniable. J'ai beaucoup parlé de la foi en ces jours, jamais dans des églises, mais dans la rue, des salles de réunion, des amphis, à la demande du tout-venant qui cherchait à comprendre ce qui se passait autour de lui et en lui. Et j'ai vécu ce temps en collectif dominicain, celui du couvent Saint-Jacques. Une profonde joie, je me souviens, éclairait les visages de Chenu et de Dominique Dubarle.

Pour illustrer ce qu'y était être dominicain alors, je retiens, parmi bien d'autres, cette seule anecdote, significative. Un après-midi, le cortège des comités d'action du 13^e arrondissement s'ébranle de la place d'Italie en direction de l'usine Panhard, pour y apporter de l'argent recueilli en soutien aux grévistes. Boulevard Kellermann, le représentant des comités s'avance, fait un discours de solidarité, et remet au travers de la grille la précieuse sacoche au délégué CGT de l'usine qui répond par un autre discours, de remerciement celui-là. De ces deux hommes, le premier s'appelait Joseph Bussard et le second Nicolas Houlmann, tous deux frères de Saint-Jacques, qui riaient de ce face-à-face non préparé.

3. La réaction des forces conservatrices fut à la hauteur des peurs qu'elles éprouvèrent en ces jours-là. La conflictualité inhérente à mon entrée chez les Prêcheurs s'aviva, mais alors à mon détriment et à celui de la spécificité dominicaine, telle que je la comprenais, d'institution de la foi au service de la fraternité. La droite catholique (il y a toujours quelque chose de Maurras en elle : l'Église oui, mais sans l'évangile) fit pression sur le recteur de l'Institut catholique de Paris pour qu'il m'élimine - sans succès - de son corps enseignant. Elle envoya ses commandos chahuter nombre de mes interventions publiques. Rome me mit sous surveillance, attentive et pesante.

Côté dominicain, le maître général, homme charmant mais vieux franquiste, cassa la décision des trois provinces françaises de me nommer « Père maître » des frères étudiants du Saulchoir replié à Saint-Jacques. Tout cela ne m'étonna pas, ne me fit même pas souffrir. Le vent avait tourné, l'offensive changeait de camp. J'avais par conséquent à cheminer à l'écart, dans une certaine solitude, avec parfois des affaissements.

Toujours dominicain ? Cela ne dépend pas entièrement de moi. Je ne peux simplement, pour ma part, arracher de moi-même la filiation évangélique telle que je l'ai reconnue, voici un demi-siècle, dans cette aventure-là. Tout comme mai 68 s'est enfoncé dans le sous-sol mais y travaille toujours - les problèmes de civilisation qu'il affrontait n'ont fait depuis lors qu'empirer -, j'espère de cette institution particulière qu'elle se réveille, fidèle à son passé le plus vivant, d'un assoupissement banalisant qui ne lui est aujourd'hui qu'en partie imposé de l'extérieur.

En attendant, je suis toujours homme de foi, tenant toujours debout de l'intérieur, et je continue de marcher, de nuit, en illuminé amoureux.

Paul BLANQUART